

Études littéraires africaines

Les romans d'Abû Bakr Hâmid Kakhâl. Littérature nationale, littérature universelle

Xavier Luffin



Numéro 33, 2012

Littératures d'Érythrée

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1018683ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1018683ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Luffin, X. (2012). Les romans d'Abû Bakr Hâmid Kakhâl. Littérature nationale, littérature universelle. *Études littéraires africaines*, (33), 55–63.
<https://doi.org/10.7202/1018683ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2012

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

LES ROMANS D'ABÛ BAKR HÂMID KAHHÂL. LITTÉRATURE NATIONALE, LITTÉRATURE UNIVERSELLE

Parmi les romanciers arabophones d'Érythrée, Abû Bakr Hâmid Kakhâl figure en bonne place, puisqu'on lui doit déjà trois romans, tous parus dans les années 2000 : *Râ'ihat al-silâh* (L'odeur des armes), *Birkintiyya : ard al-mar'a al-hakîma* (Birkintiyya, la terre de la femme sage) et *Tîtânîkât Afrîqiyya* (Titanics africains)¹.

Les deux premiers romans s'inspirent de la guerre d'Indépendance menée contre l'armée éthiopienne du Négus, Hailé Sélassié – l'auteur lui-même fut membre du FLE, le Front de Libération de l'Érythrée, et participa les armes à la main à plusieurs batailles –, tandis que le troisième raconte les pérégrinations d'un groupe de jeunes Érythréens en Afrique du Nord, candidats à l'émigration clandestine de l'autre côté de la Méditerranée.

Depuis quelques années, l'auteur vivait en Libye – où ses deux premiers romans ont d'ailleurs été publiés. Mais lors de la guerre civile de 2011, les Africains résidant dans le pays ont été la cible de nombreuses attaques, notamment parce que le colonel Kadhafi avait enrôlé des mercenaires originaires de différents pays du continent pour défendre son camp. Victime de ces règlements de compte, l'auteur s'est retrouvé dans une situation très précaire à Choucha, près de Ras Jédir, un camp de réfugiés de la frontière tunisienne, et sa situation actuelle reste incertaine².

Une odeur d'armes sur la terre de sagesse

Les deux premiers romans d'Abû Bakr Hâmid Kakhâl, *L'Odeur des armes* et *Birkintiyya, la terre de la femme sage*, se déroulent en Érythrée, dans le contexte de la résistance du FLE contre l'occupant éthiopien. Le premier ouvrage³, apparemment autobiographique, relate les souvenirs d'enfance du petit-fils d'un certain Kakhâl, dont la

¹ *Râ'ihat al-silâh*. Tripoli : Al-mu'tamar, 2005, 95 p. ; *Birkintiyya. Ard al-mar'a al-hakîma*. Syrte : Majlis al-thaqâfa al-'âmm, 2008, 189 p. ; *Tîtânîkât afrîqiyya*. Londres : Al-sâqî, 2008, 112 p.

² Voir notamment : <http://www.adoulis.com/details.php?rsnType=1&id=2919> [consulté le 1^{er} juin 2012].

³ Les informations concernant le premier roman sont tirées d'un article de Muhammad 'Alî Al-Yûsifî, « *Râ'ihat al-silâh, nikha sawâhiliyya* » (L'odeur des armes, une saveur des côtes de l'Afrique) paru dans les pages littéraires du quotidien panarabe publié à Londres, *Al-Hayât*, édition du 23 août 2005.

mère a été assassinée par les commandos éthiopiens lors de l'assaut de leur village. Le narrateur, un jeune berger, se retrouve désormais seul avec son père et les rebelles érythréens. Il rejoint leurs rangs et tombe amoureux d'une jeune rebelle, Zahra, qui mourra sur le front lors d'une bataille qu'ils livreront ensemble.

Le second roman, *Birkintiyya*, présente de nombreux points communs avec le premier : il nous livre encore une fois le récit de vie d'un jeune berger – l'une des voix de la narration, le roman oscillant entre homodiégèse et hétérodiégèse – de la province d'Anseba, dont la vie paisible a été bouleversée par la brutalité de l'occupation éthiopienne. Cette brutalité est fréquemment mise en évidence par le contraste volontaire entre scènes enchanteresses – l'insouciance des enfants du village, la beauté de la nature, la simplicité de la vie paysanne... – et cauchemardesques – les exécutions sommaires, les soldats qui éventrent une femme enceinte en pariant sur le sexe du bébé... Le passage suivant, par exemple, décrit l'imminence d'une attaque de l'armée éthiopienne sur le village du narrateur :

La saison des récoltes approchait, au lever du soleil les paysans devaient emprunter la grande route pour se rendre aux champs, en échangeant des salutations et en s'interrogeant mutuellement sur la santé de leurs proches. Mais les rumeurs concernant la guerre qui se déroulait dans le pays les poussaient à emprunter les sentiers plus étroits, afin de se rendre à leurs champs de maïs et les protéger des oiseaux. L'un d'entre eux portait une fronde avec laquelle il projetait des pierres depuis les hauteurs.

Le soir venu, tout cela se termina. Tous les espoirs, tous les projets des gens d'emmener leurs animaux en lieu sûr. Après des mois passés dans la peur et l'angoisse, la plupart avaient annulé leurs voyages à l'extérieur, et même la plupart des mariages prévus pour l'été avaient été reportés à une date indéterminée, car les habitants avaient compris à leur manière que leur vie naturelle et paisible appartenait désormais au passé [...]. Ce soir-là, les habitants aperçurent la poussière des véhicules militaires s'élever à l'entrée du village (p. 30).

Parallèlement, le roman met en avant l'héroïsme des rebelles érythréens, de manière quelquefois alourdie par un certain lyrisme que l'on retrouve aussi dans la poésie érythréenne célébrant la rébellion, toutes langues confondues. Voici par exemple la réponse d'un jeune Érythréen accusé de collusion avec le FLE, à qui l'officier éthiopien demande s'il a un dernier souhait à formuler au Négus :

« Voudrais-tu que je lui demande pardon, que j'implore sa pitié ? Et bien non, je n'invoque ni pardon, ni miséricorde. Je ne regrette pas ce que j'ai fait, je n'ai qu'une seule requête à formuler à ton Négus : qu'il enlève son portrait du mur et qu'il quitte mon pays ! » (p. 55)

Si l'auteur a choisi l'arabe comme langue d'écriture, il a néanmoins fréquemment recours aux autres langues du pays : tigré, tigrigna, bilen (le premier mot du titre du livre, par exemple, *Birkintiyya*, est emprunté au bilen, et signifie apparemment « la terre de la femme sage »)... – un trait qui apparaissait déjà dans le roman précédent, mais aussi dans d'autres romans dus à des écrivains érythréens arabophones, comme *Le Vent rouge* de 'Umar Al-Shaykh. Cette technique semble avoir différentes motivations. Peut-être faut-il d'abord y voir une manière de recentrer le roman sur l'Érythrée, en donnant à la langue de narration une coloration locale, comme le font bien des écrivains africains ayant adopté le français, l'anglais ou même le portugais comme langue de plume. En effet, citer les noms d'arbres ou de plantes dans l'une des langues du pays donne au roman une dimension érythréenne. Par ailleurs, le recours aux diverses langues du pays, et pas seulement à celle qui est supposée être celle du narrateur, reflète également la multiculturalité de l'Érythrée, et surtout l'acceptation de celle-ci. Enfin, le choix de la langue est clairement associé, dans certains passages de *Birkintiyya*, à des espaces idéologiques liés au contexte particulier de la guerre : le tigré et le bilen, les langues en usage dans la région d'Anseba, sont toujours associées à des personnages « positifs » : l'entourage du narrateur, les gens de sa région, qui tous souffrent de l'occupation. De même, lorsque Harîrây, l'un des membres du FLE, se retrouve à Khartoum, un chauffeur de taxi lui parle en arabe dialectal soudanais et lui exprime la sympathie de ses compatriotes envers leurs frères érythréens :

– Tu es Érythréen, n'est-ce pas mon frère ? Mais avant qu'il ne puisse répondre, le chauffeur continua : les gens d'Érythrée sont de vrais combattants, et nous, ici au Soudan, nous sommes tous avec vous. Vous avez vu les manifestations aujourd'hui ? Tous les Soudanais y étaient. Ce gouvernement est mauvais, nous on en a assez. On raconte qu'il y a quelques années, le gouvernement soudanais a livré des combattants érythréens à Hailé Sélassié, cependant tu ne trouveras pas une seule personne au Soudan pour approuver cela (p. 65).

Ailleurs, le narrateur, adolescent, maudit un soldat éthiopien en arabe afin de ne pas être compris : « Je te souhaite de tomber bientôt dans une embuscade du Front de Libération de l'Érythrée » (p. 99). L'arabe n'est plus seulement la langue de la narration, c'est aussi un idiome de fraternité, voire même une forme de « langue secrète », incompréhensible pour l'ennemi.

Inversement, l'amharique est assez logiquement associé à la langue de l'occupant : celle des dialogues entre le Négus et son entourage bien sûr, mais surtout celle des officiers éthiopiens. Un dernier idiome tient une place assez ambiguë : le tigrigna. En effet, c'est essentiellement la langue qu'utilisent les interprètes des autorités éthiopiennes pour s'adresser aux Érythréens, notamment dans une scène assez terrible où un juge éthiopien explique leurs peines à des jeunes qui sont accusés de collusion avec les rebelles, ou encore celle des militaires éthiopiens ou de leurs collaborateurs érythréens, puisque la langue est parlée dans les deux pays. Ainsi, lorsque le jeune narrateur est chassé par un soldat parce qu'il s'approche d'une base militaire des environs de Keren, l'échange s'opère en tigrigna (p. 98).

Cette ambiguïté à propos du tigrigna est liée à un autre élément du roman : les héros et les victimes de l'armée d'occupation portent généralement des noms musulmans, tandis que les traîtres portent souvent des noms chrétiens. Ce choix est loin d'être fortuit, puisque, vers la fin du roman, l'auteur explique les rapports complexes entre chrétiens et musulmans sous l'occupation éthiopienne par la voix d'un membre du FLE qui tente en vain de se rallier Semert, un Érythréen devenu officier de l'armée éthiopienne :

[Voici] comment Hailé Sélassié, en collaboration avec l'Église érythréenne, est parvenu à créer des dissensions au sein du peuple et à monter une partie de la société contre la révolution, par le mensonge, comment l'Église a menacé ceux qui soutiennent la sécession de l'Érythrée de l'Éthiopie-mère de leur interdire d'être baptisés ou enterrés dans des cimetières chrétiens (p. 158).

L'auteur ne tombe toutefois pas dans une vision trop simpliste du conflit, qui diaboliserait systématiquement les Érythréens chrétiens et les Éthiopiens. Ainsi, il décrit comment une mère érythréenne chrétienne renie son fils en apprenant les actes de barbarie qu'il a perpétré contre ses compatriotes, ou encore comment un ministre éthiopien tente en vain d'alerter l'empereur de la famine qui sévit dans le pays, tandis que le souverain nourrit son chien avec attention

(p. 121). En quelque sorte, ces personnages montrent bien que même parmi les chrétiens, il se trouvait des gens pour désapprouver l'occupation éthiopienne de l'Érythrée, ou au moins les méthodes utilisées par les troupes d'Addis-Abeba.

Parmi les détails intéressants à propos de la vie du front, citons la récurrence des noms des grands faits d'armes, à la manière des poètes de la guerre de libération, et surtout l'importance de la présence féminine au sein des rebelles – un trait qui apparaissait déjà dans son premier roman, à travers le personnage de Zahra, mais aussi dans les romans de guerre et la poésie érythréenne en général. En effet, lors de la description d'une scène de bataille dans la dernière partie du livre, l'auteur insiste sur le rôle de Shankhayit Bint 'Alî Mâshîlây qui pousse devant elle un haut gradé de l'armée éthiopienne qu'elle a capturé (p. 149).

Néanmoins, le contexte en apparence local de ce roman ne coupe pas l'Érythrée du monde, loin de là. Outre les nombreux passages qui se déroulent dans le palais du Négus ou au Mercato, le grand marché d'Addis-Abeba, l'auteur souligne à plusieurs reprises les liens géographiques, culturels et politiques qui unissent le peuple érythréen au Soudan et au Yémen. Nous avons déjà mentionné l'épisode se déroulant à Khartoum, mais ailleurs l'auteur revient sur le sort des Érythréens installés dans des camps de réfugiés au Soudan. Il explique aussi comme le FLE envoyait ses blessés se faire soigner à Aden, au Yémen, ou encore comment il se procurait des armes dans ce même pays.

De même, il décrit avec une certaine empathie les Italiens restés en Érythrée malgré la fin de la colonisation, notamment « Il signore Cantoni », un commerçant dont la famille est installée dans le pays depuis deux générations et qui a donné à sa fille un nom érythréen, Saba, inspiré d'une chanson populaire en tigrigna. L'homme explique à Jamil, son ami érythréen, qu'il a volontiers accepté de payer un tribut au FLE, comme d'ailleurs la plupart des autres membres de sa communauté, car « c'est le droit [des Érythréens]. J'en connais un bout sur l'Histoire de ce pays, et je voudrais que les souffrances des gens s'arrêtent » (p. 45).

Ainsi, malgré le parti-pris affiché de l'auteur pour le FLE et son interprétation dichotomique du rôle des musulmans et des chrétiens dans le mouvement de libération du pays, et en dépit de passages parfois alourdis par un certain lyrisme propre à nombre de récits « engagés », le livre constitue à la fois un témoignage détaillé et réaliste sur la vie des jeunes rebelles érythréens engagés dans la guerre d'indépendance et une fiction réussie.

De nouveaux Titans

Le dernier roman d'Abû Bakr Hâmid Kakhâl, *Titanics africains*, est très différent des deux précédents à plusieurs égards. Tout d'abord, le roman lui-même se passe intégralement en dehors du pays natal de l'auteur, entre le Soudan, la Libye et la Tunisie.

Par ailleurs, l'histoire se déroule non plus dans les années 1960, mais au XXI^e siècle – l'auteur faisant notamment référence à la guerre qui a opposé l'Érythrée et l'Éthiopie de 1998 à 2000, ainsi qu'aux attentats du 11 septembre 2011.

Pour autant, le livre n'est pas sans lien avec le restant de l'œuvre de l'auteur : on a vu qu'Abû Bakr Hâmid Kakhâl faisait l'éloge, dans le livre précédent, du FLE, parti rival du FPLE, devenu le parti au pouvoir après l'indépendance, et on comprend aisément que le narrateur et ses compagnons ont quitté leur pays pour des motifs politiques. Abdar, le narrateur, reste flou sur ses propres problèmes, tout de même évoqués dans un dialogue avec son premier passeur soudanais, qui l'emmène de Khartoum en Libye : « Qu'est-ce qui se passe chez vous ? Pourquoi votre pays, comment dire, chasse les siens ? – Ce sont les circonstances, mon frère... » (p. 23). Mais plus loin, Askedom, l'un de ses compagnons d'infortune lors de la traversée du désert, évoque sa participation au « conflit frontalier entre l'Érythrée et l'Éthiopie ».

Désormais, la dichotomie entre chrétiens et musulmans érythréens, entre Tigrés et Tigrignas, et même entre Érythréens et Éthiopiens ne semble plus aussi importante aux yeux de l'auteur : si le narrateur fait certes référence à sa double identité musulmane et tigrée, certains de ses compagnons portent des noms chrétiens : Terhas Asmelash, Askedom Mesfin... En outre, Askedom souligne l'absurdité du conflit entre l'Érythrée et l'Éthiopie, en insistant sur les points communs liant les belligérants :

Nous nous ressemblons en tous points : nos traits physiques, nos uniformes, et même nos armes. Chacun d'entre nous connaissait la langue de l'autre. Et lorsque nous nous affrontions à l'arme blanche, dans l'obscurité de la nuit, leur armée s'affrontait elle-même, et la nôtre aussi. Nous enterrions nos morts et les leurs ensemble, tellement il était difficile de distinguer les uns des autres – et eux faisaient de même (p. 35).

En ce qui concerne la trame du récit, le roman s'ouvre sur la vie d'un groupe d'Érythréens réfugiés à Khartoum, au Soudan, regroupés autour de la personnalité d'Abdar, le narrateur, surnommé *Ambessa* – « le lion » en tigré. Le groupe se rend ensuite clandes-

tinement en Libye, traversant le désert soudano-libyen en Land Cruiser tout en tentant d'échapper aux *hambata* – un terme de l'arabe dialectal soudanais désignant les bandits qui s'en prennent aux caravanes de clandestins. Certains des compagnons de route d'Abdar meurent de soif dans cet océan de dunes, véritable double antinomique de la Méditerranée, le second objectif de ces clandestins qui désirent tous se rendre en Europe. Le passeur soudanais n'explique-t-il pas à Abdar qu'il est impossible de dire qui est le plus dangereux, le désert ou la mer, que ce serait comme « choisir entre la peste et le choléra » (p. 29) ?

Une fois arrivé à Tripoli, Abdar et ses amis tentent de trouver un passeur qui les emmènera en bateau de l'autre côté de la Méditerranée. Ces bateaux, les Érythréens les ont baptisés *Titanics*, car la plupart d'entre eux coulent avec leurs passagers avant d'arriver à destination, tandis que d'autres préfèrent les surnommer les *Arches de Noé*, misant sur le dernier espoir de survie qu'ils représentent (p. 56). Désormais, le narrateur et ses compagnons vivent en exil et découvrent que des milliers d'autres individus, chassés par la guerre, la faim et la pauvreté, partagent leur sort. La plupart sont africains et témoignent ainsi de ce mouvement migratoire qui a poussé ces dernières décennies de nombreux sub-Sahariens vers le Maghreb : Éthiopiens, Somaliens, Libériens, Sénégalais. Mais leurs rangs sont grossis par des migrants d'Afrique du Nord, algériens ou tunisiens, et même venus de plus loin, du Kurdistan notamment.

Tous ces gens, entassés dans un baraquement dans l'attente d'un passeur qui les fera monter sur un bateau en route vers l'Italie, représentent donc l'universalité du mouvement migratoire. Chacun raconte ses propres déboires, comme Malouk le Libérien, aimé de ses compagnons parce qu'il leur raconte des légendes de son pays pour tuer l'ennui et la peur lors de leurs veillées, qui toutefois se souvient aussi des « commerçants, des voleurs, des soldats, des mercenaires et de la corruption des politiciens du monde entier, aveuglés par l'éclat des diamants » (p. 76). Mais d'autres témoignages, muets, sont restés gravés sur les murs du baraquement :

[Les inscriptions] occupaient les quatre murs de la cuisine, c'était un mélange de langues : l'arabe, le français, l'anglais, l'amharique et le tigré [...]. Nous lûmes ensemble un message en tigré, daté du premier mai 1999, tracé de façon élégante : « Vers où m'emmenerez-vous, heures à venir ? » Le texte était anonyme. Un autre message, rédigé quelques jours plus tôt seulement, disait en français : « Pourquoi la distance séparant ces deux rives n'est-elle pas aussi simple à franchir que sur les

cartes ? » Il y avait aussi une inscription en arabe, tracée par une main féminine, qui disait : « Pardonne-moi, Hammoudi ». Lorsque je la traduisis à Terhas, elle se mit à pleurer (p. 47).

Le roman se termine par l'expulsion d'Abdar et Terhas vers leur pays d'origine et par la mort supposée de Malouk, embarqué sur l'un de ces Titanics qui a sombré dans les eaux de la Méditerranée, et devenu désormais le héros de légendes telles que celles qu'il aimait lui-même raconter, colportées par des marins qui assurent avoir vu un Africain marcher sur les vagues de la Méditerranée en chantant.

On retrouve dans ce livre la multiplicité des langues qui existait déjà dans les deux romans précédents : outre ces inscriptions, le livre foisonne de dialogues tantôt en arabe dialectal d'Algérie ou d'Égypte, tantôt en anglais ou en français. Simplement, le multilinguisme de l'Érythrée a été remplacé par celui de ces groupes d'hommes et de femmes errants, venus des quatre coins du continent et au-delà.

Il est clair que l'œuvre d'Abû Bakr Hâmid Kakhâl a évolué. Le dernier de ses trois romans traduits manifeste indéniablement une réelle maturité par rapport aux précédents, qui étaient handicapés par ailleurs par un travail d'édition moins professionnel. Néanmoins, l'écriture de l'auteur manifeste aussi quelques constantes : un certain engagement dans le choix des thématiques abordées, la mise en valeur d'une société à la fois intrinsèquement multiculturelle et ouverte sur le monde, le recours à des langues différentes, et même à des variantes de la langue de narration, allant de l'arabe classique à l'arabe dialectal. Tous ces éléments élargissent l'horizon des lecteurs arabes, leur permettant de découvrir un pays « frère » encore largement méconnu, mais aussi la perception de leur monde à travers les yeux d'un observateur africain.

Certes, quelques autres écrivains arabes ont écrit à propos de la destinée de ces Africains qui se retrouvent au Maghreb, ultime étape avant le paradis européen, comme les Marocains Yûsuf Fâdil, Mustafâ Laghtîrî et Ismâ'il Al-'Uthmânî, auteurs respectivement de *Hashîsh*, de *Layla afrîqiyya* (Une nuit africaine) et de *Ghûrûghû* (Gorogo), ou encore l'Égyptien Khâlid Al-Khamîsî dans *Safînat Nûh* (L'arche de Noé)⁴. Mais le récit qu'Abû Bakr Hâmid Kakhâl nous

⁴ Fâdil (Yûsuf), *Hashîsh*. Casablanca : Le Fennec, 299 p. ; Laghtîrî (Mustafâ), *Layla afrîqiyya*. Casablanca : Ifrîqiyya al-sharq, 2010, 159 p. ; Al-'Uthmânî (Ismâ'il), *Ghûrûghû*. Rabat : Dâr Abî Raqrâq, 2007, 161 p. ; Al-Khamîsî (Khalid), *Safînat Nûh*. Le Caire : Dâr al-shurûq, 2009, 411 p.

livre ici constitue une version africaine du récit, et semble par ailleurs inspiré encore une fois de faits authentiques, au moins partiellement vécus par l'auteur.

En tous les cas, la parution de plusieurs articles élogieux dans la presse arabe lors de la parution de *Titanics africains*⁵, mais aussi les messages de solidarité des intellectuels tunisiens à l'égard de l'auteur après son expulsion de Libye, depuis le mois de mai 2011⁶, témoignent de l'intérêt porté à cette nouvelle voix de la littérature arabe contemporaine qu'est Abû Bakr Hâmid Kakhâl.

■ Xavier LUFFIN

⁵ Voir notamment la longue recension faite par le critique littéraire Muhammad Al-'Abbâs, dans le quotidien panarabe *Al-Hayât* du 17 février 2009.

⁶ Voir notamment le site suivant, consulté le 1^{er} juin 2012 :
http://www.attounissia.com.tn/details_article.php?t=87&a=25620.